

CLAUDE DEBUSSY, « Trois chansons »

d'après Charles d'Orléans

Introduction : découvrons Charles d'Orléans et la forme fixe du rondeau...

Charles d'Orléans, duc d'Orléans, est un poète français du XV^e siècle (1394-1465), fils de Louis I^{er}, duc d'Orléans, frère du roi de France, Charles VI, et de Valentine Visconti, fille du duc de Milan.

La majeure partie de son œuvre a été écrite durant sa captivité en Angleterre. En effet, en 1415, il est fait prisonnier lors de la bataille d'Azincourt et passera 25 ans dans les geôles anglaises où il composera la première partie de son œuvre poétique. Lors de sa libération en 1445, à l'âge de 39 ans, il composera la deuxième partie de son œuvre à Blois.

Son œuvre est considérée comme le sommet de la poésie courtoise (poésie de cour très raffinée). Elle se compose de 131 chansons, 102 ballades, 7 complaintes, 400 rondeaux.

Nos trois chansons sont des rondeaux d'octosyllabes (huit syllabes). Il s'agit de petites pièces de poésie lyrique, entre douze et treize vers, composées sur deux rimes et un refrain (vers répétés). Le thème principal est donc repris plusieurs fois, d'où l'impression de forme circulaire.

I / Analyse du premier rondeau « Dieu ! qu'il la fait bon regarder »

Dieu ! / qu'il / la / fait / bon / r¹e / qar / der

La / gra / ci / eu / se / bon / n(e) et / bell(e) ;

Pour / les / gran(ds) / biens / que / sont / en / ell(e)

Cha(s)² / cun / est / pre(s)t / de / la / lou³ / er.

Qui / se / pour / rait⁴ / d'el / le / las / ser ?

Tou(s) / jour(s) / sa / beau / té / re / nou / vell(e).

Dieu qu'il la fait bon regarder.

La gracieuse bonn(e) et bell(e) !

Par deça, ne delà, la mer

Ne scay⁵ dame ne damoisell(e)

Qui soit en tou(s) bien(s) parfai(s) tell(e)⁶.

C'est un(g)⁷ songe que d'i⁸ penser :

Dieu ! qu'il la fait bon regarder !

¹ **R est roulé** (apico-alvéolaire) jusqu'à la deuxième partie du XVII^e siècle à peu près. Ensuite, il sera dorso-uvulaire (= r actuel).

² Amuïssement (**disparition**) du « s » devant sourde ou sonore, à partir du XI^e/XII^e mais il est maintenu graphiquement ici. Il disparaîtra parfois à partir du XVII^e et pourra être marqué par un accent à l'occasion (> chacun, prêt).

³ Graphie pour « u ».

⁴ Graphie « oi » pour le son « è ». Sera graphié « ai » à partir du XIX^e.

⁵ Graphie ancienne pour le son « é ».

⁶ « **Je ne connais nulle part aucune dame, mariée ou non, qui s'en approche en perfection** ».

⁷ Graphie présente depuis le XII^e siècle pour marquer la nasalisation des « n » implosifs. Elle a disparu aujourd'hui. **A ne pas prononcer.**

⁸ Graphie ancienne pour « y ».

C'est un rondeau d'éloge dont la beauté est de dépasser la pure et simple louange de la femme aimée pour acquérir plusieurs dimensions métaphoriques (qui signifient autre chose indirectement).

En effet, il peut tout aussi bien s'agir de l'éloge de la Femme en général (célébration de sa beauté > dimension sensuelle du rondeau), de la Vierge Marie (célébration de sa perfection, de sa bonté, de ses biens > dimension métaphysique du rondeau) voire de la France aimée dont Charles d'Orléans est éloigné (nostalgie par rapport à son absence > dimension historique du rondeau) et, pourquoi pas, de la Poésie (célébration de ses pouvoirs > dimension métalinguistique du rondeau).

Quoi qu'il en soit, le rapport du poète à ces différentes dimensions est très pur, idéalisé (pensée, rêverie, regard...) : la Femme, la France et la Poésie sont donc divinisées, ce qui n'est pas étonnant dans le cadre de la poésie courtoise médiévale.

II / Analyse du deuxième rondeau « Quant j'ay ouy le tabourin » :

Quan(t)⁹ j'ay¹⁰ ouy¹¹ le tabourin

Sonner, pour s'en aller au may¹²

En mon lit n'en ay fait affray¹³

Ne levé mon chief¹⁴ du coissin¹⁵ ;

En disant : il est trop matin

Un(g) peu je me rendormiray¹⁶.

Quan(t) j'ay ouy le tabourin

Sonner, pour s'en aller au may.

Jeunes gens partent leur butin¹⁷ ;

De Nonchaloir m'acointeray¹⁸

A lui je M'abutineray¹⁹

Trouvé l'ay plus prouchain voisin²⁰.

⁹ Graphie archaïsante pour « quand ». Le « t » ne se prononce pas.

¹⁰ Graphie archaïsante pour « ai » (son « é »).

¹¹ Même remarque > « ouï ». Ouïr = entendre.

¹² May : mois de mai. Prononcer « mé ».

¹³ Faire effray/affray : être effrayé, faire grand cas de quelque chose. Ici, le personnage n'en a fait affray.

Prononcer « é ».

¹⁴ « Chief » (< latin *caput* : tête) > ma tête. Prononcer « chef ».

¹⁵ « Coissin » : prononcer « quoissin ».

¹⁶ Graphie archaïsante pour « ai » (son « é ») ; trop matin : trop tôt.

¹⁷ « Partir » : partager, distribuer

¹⁸ « Nonchaloir » : ne pas faire cas, ne pas se préoccuper de quelque chose (verbe « chaloir » : se préoccuper)

¹⁹ « De mon coussin je ferai mon butin » (jeu de mots avec « butin » précédemment nommé)

²⁰ « Je l'ai trouvé (= Nonchaloir) mon voisin le plus proche ». Prononcer « prochain »

Quand j'ai entendu jouer le tambourin
Pour aller cueillir l'arbre de mai²¹,
Je suis resté bien tranquille dans mon lit
Et n'ai pas levé la tête du coussin,

Me disant : « Il est trop tôt,
Je vais encore dormir un peu »
Quand j'ai entendu jouer le tambourin
Pour aller cueillir l'arbre de mai,

Qu'entre eux les jeunes distribuent leur butin !
Moi, je tiendrai compagnie à Indifférence,
Avec elle je partagerai mon butin,
J'ai trouvé en elle ma voisine la plus intime.

Ce rondeau, bucolique en apparence (mois de mai, tambourin, jeunes gens en liesse et un personnage isolé), pourrait bien posséder une signification plus profonde : celui qui se met à l'écart, qui refuse de cueillir les fruits du printemps (en refusant de jouir des « butins » faciles de « mai ») et se plonge dans une mélancolie rêveuse pourrait représenter soit le Poète à l'écart du monde, soit la posture de la Mélancolie endeuillée.

Le rondeau pourrait ainsi emblématiser d'un côté la Vie (à travers la musique champêtre du tambourin et les jeunes gens qui partagent le butin du printemps (amour, balades, rires etc...), de l'autre soit la condition du poète qui peine à sortir de son hiver, qui reste isolé et groggy, maladif (nouvelle figuration de l'exil de Charles d'Orléans ?) soit une tonalité plus morbide encore (puisque le lit devient ici la métaphore de la Mélancolie, du Sommeil et de la Mort).

²¹ Je traduirais plutôt par « Pour célébrer l'arrivée du mois de mai »

III / Analyse du troisième rondeau « Yver, vous n'êtes qu'un villain » :

Yver, vous n'e(s)tes qu'un villain²² ;

E(s)té est plaisan/t et/ gentil

En témoin(g) de may²³ et d'avril²⁴

Qui l'accompaignent soir et main.

E(s)té revêt champs bois et fleurs

De sa livrée²⁵ de verdur(e).

Et de maintes²⁶ autres couleurs

Par l'ordonnance de natur(e)²⁷

Mais vous, Yver, trop e(s)tes plein

De nège, vent, pluy(e) et grézi²⁸.

On vous deu(s)t²⁹ banir en éxil.

Sans point flatter je parle plein³⁰

Yver, vous n'e(s)tes qu'un villain

²² Paysan, rustre (< de *villanus* : paysan, celui qui travaille dans la *villa* : la propriété agricole).

²³ **Prononciation « é »**

²⁴ Suivi par mai et avril qui l'accompagnent le soir (avril) et le matin (mai). En effet avril précède mai qui précède juin, début de l'Eté.

²⁵ Vêtements au sens large.

²⁶ Nombreuses.

²⁷ « Par la volonté de Nature ».

²⁸ Granules de neige et de glace fondue. Graphie archaïsante pour noter « s » sonore. Aujourd'hui > « grésil ».

²⁹ « e » continue de s'écrire mais **on prononce** « u » > « **du** ». Subjonctif imparfait à traduire par « on devrait » (conditionnel présent).

³⁰ « Je parle sans flatter, juste et droit = franchement » .

Au-delà de l'opposition traditionnelle entre les deux saisons, on remarque que l'Hiver et l'Été, deviennent ici des personnages véritables et donnent une dimension allégorique au rondeau (une allégorie est la représentation concrète d'une idée abstraite) celui-ci devenant le lieu d'un combat entre le Bien, la Vie (générosité, fertilité et beauté de l'Été) et le Mal, la Mort (agressivité, stérilité et laideur de l'Hiver) dont le poète se fait ici le juge dans une mise en scène très judiciaire (plaidoyer en faveur de l'Été, réquisitoire contre l'Hiver, poète arbitre et juge, sentence finale). C'est l'avènement de l'Été qui est clairement choisi, alors que dans le précédent rondeau, le Printemps avait du mal à s'affirmer.

Conclusion : un triptyque raffiné et optimiste...

Au niveau rythmique, chacun de ces rondeaux est unique puisque chacun joue à reprendre différemment son *refrain*, avec différentes modulations. Charles d'Orléans manifeste donc une grande virtuosité.

Au niveau sémantique, Charles d'Orléans dépasse donc la simplicité traditionnelle de la forme puisque tous ces rondeaux possèdent une valeur allégorique.

Quant à savoir pourquoi Debussy les a choisis et regroupés ainsi, on pourrait penser qu'ils forment un petit triptyque dont les clés pourraient être les suivantes :

1 « Dieu... » > sens premier	2 « Quant... » > sens premier	3 « Yver... » > sens premier
célébration de la femme aimée, de la Femme en général considérée comme une sainte (la Vierge Marie)	célébration du Printemps mais mise en l'écart d'un personnage en proie à une tristesse hivernale	condamnation radicale de l'Hiver au profit d'une célébration de l'Été, temps des fleurs et des fruits (entre le XIV ^e et le XV ^e , il y aurait eu un mini âge glaciaire)
Sens allégorique	Sens allégorique	Sens allégorique
célébration de la France célébration de la Poésie	célébration de la Vie mais présence de la Mélancolie morbide	> victoire finale de la Vie contre la Mort

Finalement, le mouvement serait donc ascensionnel : **la Poésie française, divinisée** (ou la Femme ou la Vierge Marie) **trionpherait in fine de l'Hiver, puissance maléfique, symbole de toutes les mélancolies, de toutes les stérilités et de tous les deuils...**

Debussy ne cherche-t-il pas à montrer que l'Art en général (et donc aussi la Musique) est un extraordinaire vecteur d'énergie, de Vie ?